



Chapitre 1

« Agence Pertinax cherche mois d'été étudiant pour travail temporaire. Se présenter 9, rue Saint-Lazare, Paris, aux heures d'ouverture. »

C'est ma mère qui a vu l'annonce. Moi, je suis découragé. Découragé du porte-à-porte, des refus, fatigué d'envoyer des CV sans jamais une réponse. Chercher un boulot pour l'été, c'est presque un métier à plein temps ! Je ne demande pas grand-chose, pourtant ; à seize ans, il faudrait être fou pour faire le difficile. Trouver un petit boulot, n'importe lequel, gagner un peu d'argent pour la rentrée prochaine. Je suis prêt à faire n'importe quoi, même la plonge dans un restaurant s'il le faut. Tout plutôt qu'un nouvel été dans la cité.

– Un étudiant, a répété ma mère. C'est ce qu'ils disent dans l'annonce. Après tout, qu'est-ce que ça te coûte ?

J'ai dit d'accord, pour lui faire plaisir, mais je n'y crois plus. Étudiant, ça fait bien. Quand vous précisez « redoublant de troisième », comme moi, c'est tout de suite moins stylé. Qu'est-ce qu'ils voudraient, les gens ? Inutile d'être Einstein pour remplir des rayons au supermarché ou livrer des pizzas. « On vous écrira », ils répondent. Franchement, si tous les employeurs auxquels je me suis adressé ce mois-ci devaient m'écrire, il y aurait de quoi faire exploser le bureau de poste du quartier.

– Mets la veste de ton frère ! me crie ma mère à l'instant où je sors. Et enlève-moi ces baskets pourries ! Est-ce que tu ne peux pas essayer de te présenter dans une tenue correcte, pour une fois ?

C'est comme ça que je me retrouve un matin de la fin juin rue Saint-Lazare, les pieds comprimés dans des chaussures trop petites, à tenter d'attacher mon vieux scooter à un poteau sans enduire de cambouis la veste de mon frère. Les manches me tombent au bout des doigts, je me sens ridicule, déguisé, j'ai l'impression d'être habillé d'un rideau. Juré, c'est bien la dernière fois que j'écoute ma mère...

Le 9, rue Saint-Lazare est un immeuble vieillot comme on en trouve dans le quartier, avec une façade noircie, des balcons à moulures et encorbellement qui ont dû être chics autrefois. « Agence Pertinax, quatrième étage », dit la plaque de cuivre sur la porte.

Une profonde inspiration et je sonne. Un déclic, la porte s'ouvre. Me voilà dans une entrée carrelée en damier. Délaissant la loge du gardien, je repère le nom de l'agence sur la rangée de boîtes à lettres. Au fond, une petite porte donne sur une cour intérieure. L'ascenseur, un vieux modèle branlant, ne me dit rien qui vaille. Ces trucs-là sont juste bons à vous retenir prisonnier entre deux étages.

Malgré l'état de mes orteils, je choisis l'escalier. À mesure que je monte, le silence se fait plus oppressant. Un vieux tapis rouge éteint le bruit de mes pas, c'est à peine si on devine quelque part le cliquetis d'un clavier. Une odeur de soupe, de poussière et de café réchauffé flotte dans les étages. C'est à la fois très calme et un peu sinistre. Au moins, dans la cité, les murs sont en papier, on entend tout ce qui se passe chez les voisins, ce n'est pas très intime mais c'est vivant.

Au quatrième, je ralentis, le cœur battant. C'est là, porte de gauche sur le palier. Je sonne. « Agence Pertinax, détectives privés. Filatures, enquêtes en tout genre. Discretion assurée. »

Mon sang ne fait qu'un tour. Pertinax, une agence de détectives ? Je relis la plaque, incrédule. Moi qui croyais que ça n'existait que dans les films ! Question discretion, en tout cas, c'est gagné : impossible de deviner d'en bas la vraie nature des activités de l'agence, à moins d'engager soi-même un détective...